

sises s'étaient recrutés des renégats de la madone, car à ce peuple plein de foi il faut toujours quelque chose à croire ou à adorer, et il est content et heureux pourvu qu'il croie ou qu'il adore.

Aussi la tournée de Fra Bracalone ressemblait-elle bien plutôt à celle d'un percepteur qui lève un impôt qu'à celle d'un moine qui fait une quête. Il sortait, comme nous l'avons vu, tous les deux jours, lui et son âne, lui avec sa besace creuse, son âne avec ses paniers vides, faisait sa tournée dans les marchés voisins, et là prélevait sa dime sur toute chose, poissons, volailles, légumes, fruits, pain et vin. Toute sa manœuvre consistait à s'approcher du marchand et à prononcer pour tout exorde ces deux mots sacramentels : « San Francesco. » A peine le marchand les avait-il entendus, qu'il se relevait debout et fixe, portant la main à son chapeau comme un soldat russe qui voit passer son officier, et laissait Fra Bracalone libre de choisir dans sa marchandise le morceau à sa convenance. Seulement, pour les denrées variables ou dont le prix change selon les saisons, comme il arrive par exemple pour le poisson et les fruits, le marchand avait la précaution d'indiquer à Fra Bracalone le cours du moment. Ainsi, à ces mots : *San Francesco*, il répondait, toujours immobile et la main au chapeau : *A douze sous ou à quinze sous la livre*. Alors le sacristain agissait en conséquence et se montrait discret et retenu en ne prenant qu'un petit poisson ou un fruit taché. De cette manière, il conservait ce droit conventionnel qu'une exigence plus grande de sa part eût changé en abus; d'ailleurs, il rendait toujours quelque chose en échange de ce qu'il prenait : tantôt c'était une image de saint François recevant les stigmates; tantôt c'était un de ces petits gâteaux grands comme un écu de six francs et ayant la forme d'un pain en couronne, et qu'on appelle tarallini; tantôt enfin c'était une prise de ce fameux tabac qu'il avait offert à maître Adam, et dont une seule pincée suffisait pour guérir les maux de tête, dissiper les humeurs et procurer une couche heureuse. Une intelligence parfaite, reposant sur la confiance d'un côté et la discrétion de l'autre, régnait donc entre Fra Bracalone et les paysans des environs, et la seule chose que ceux-ci lui reprochaient quelquefois, c'était de manquer de pitié pour son âne, non-seulement en chargeant ses paniers outre mesure, mais encore en lui mettant sur le cou sa besace qu'il aurait dû, lui, porter sur ses épaules. Fra Bracalone n'avait donc rien avancé de trop en disant à maître Adam que, s'il voulait attendre seulement une heure, il le verrait repasser avec sa besace ronde et ses paniers pleins.

Fra Bracalone, comme nous l'avons dit, avait continué sa route, mais les paroles qu'il

avait dites en passant devant maître Adam n'étaient point tombées à terre. Ce mur blanc qui semblait tout préparé pour son pinceau, cet âne qui devait revenir chargé de vivres, avaient réveillé la verve dans son esprit et la faim dans son estomac. Néanmoins, le vieillard demeura encore un instant pensif, mais non plus, abattu. Il était occupé, à n'en point douter, de quelque grande conception, et sa main, avec laquelle il fendait l'air en lignes diagonales et circulaires, traçait dans le vide une esquisse invisible qui se réfléchissait déjà dans son cerveau. Au bout d'un instant de cette pantomime, maître Adam releva le front et se retourna vers le mur : son tableau était composé, il ne lui restait plus qu'à le faire. Alors maître Adam détacha sa gourde, tira de sa poche pinceaux et couleurs, se recula un instant, le fusin à la main, pour mesurer d'un coup d'œil l'espace nécessaire à son œuvre; puis, se rapprochant aussitôt, il attaqua hardiment l'ébauche qui au bout de dix minutes était entièrement tracée, et cela d'une manière assez complète pour qu'il n'y eût pas de doute sur le sujet que la fresque devait représenter.

C'était encore une âme du purgatoire, mais celle-ci se distinguait des âmes ordinaires par des détails particuliers et personnels. Elle était vêtue d'un habit de franciscain qui prouvait que de son vivant le corps qu'elle animait avait appartenu à cet ordre; et tandis que la flamme la dévorait jusqu'aux genoux, elle était forcée de courber les épaules sous la charge d'un double panier surmonté d'une besace que lui imposait un diable dont la figure tenait le milieu entre une figure d'homme et une tête d'âne. C'était une de ces compositions à la manière de Dante et d'Orucugna, moitié grotesque et moitié terrible, sur l'intention de laquelle il n'y avait point à se tromper, car elle faisait allusion au seul reproche véritablement fondé que l'on pût, ainsi que nous l'avons dit, adresser à Fra Bracalone, celui d'être sans pitié pour le pauvre animal qu'il appelait humblement son compagnon, et qu'il traitait véritablement en esclave.

Maître Adam s'était mis à la besogne en homme qui n'a pas un instant à perdre, et il continuait avec un entrain et une verve qui indiquaient qu'en moins de deux heures elle serait complètement achevée. Selon les principes de la fresque, il ne repassait pas deux fois le pinceau à la même place et achevait tout d'un coup chaque morceau de flamme, de vêtement ou de chair qu'il entreprenait : c'était une sûreté de touche toute michelangeuse; aussi l'ensemble marchait-il glorieusement à sa fin, lorsque Fra Bracalone, précédé de son âne, parut au détour de la route.

La prédiction du sacristain s'était de point en point accomplie : l'âne était chargé à plier sous le poids, et Fra Bracalone, la figure épa-

nouie, le suivait sans remords, activant avec une baguette d'épines sa marche ralentie. Maître Adam les avait aperçus du moment où ils avaient débouché à l'angle du chemin; mais, faisant semblant de ne pas les voir, il continuait sa besogne sans tourner la tête, averti seulement par le tintement de la sonnette. Plus ils s'avançaient, plus maître Adam redoublait d'ardeur. Enfin le bruit argentin se tut, un moment de silence lui succéda, puis ce moment de silence fut interrompu par une voix tremblante d'étonnement et de colère qui demanda derrière l'artiste :

— Mais que faites-vous donc là, maître Adam ?

— Ah ! ah ! c'est vous, Fra Bracalone, répondit sans se retourner le vieillard. Eh bien ! vous le voyez, je suis votre conseil : je n'ai pas voulu passer devant un si beau mur sans user de mon privilège qui m'autorise à peindre les âmes du purgatoire à dix lieues à la ronde. Si vous voulez attendre un instant, je n'ai plus que la tête du patient à faire; alors ce sera fini, et nous nous en irons ensemble.

En effet, la figure manquait encore au capuce dont l'ovale enfermait seulement l'espace nécessaire à son exécution. Aussi maître Adam, quittant le pinceau pour le fusin, se mit-il à esquisser avec une rapidité toujours croissante, et en même temps avec une sûreté presque fantastique, les yeux, le nez et la barbe du malheureux. Puis, quittant avec la même agilité le fusin pour le pinceau, et faisant un mélange savant et rapide d'une partie de vermillon et de trois parties de blanc d'Espagne, auxquelles il ajouta un seizième de terre d'ombre, il donna la première touche au visage. Fra Bracalone vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Ah ça ! maître Adam, reprit-il une seconde fois d'un ton où la colère commençait à l'emporter de beaucoup sur l'étonnement, c'est mon portrait que vous faites !

— Vous croyez ? dit négligemment l'artiste en posant avec le bout de sa brosse sur le visage du patient une de ces touches d'esprit qui font le secret des grands peintres.

— Comment, si je le crois ! s'écria Fra Bracalone en lui saisissant le bras pour l'interrompre à temps, s'il était possible; je fais mieux que de le croire, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez, dit maître Adam en dégageant son bras et en essayant de se remettre à la besogne.

— Eh ! non, je ne me trompe pas, reprit Fra Bracalone en s'emparant de nouveau du bras coupable; je me trompe si peu que, si mon pauvre âne pouvait parler, je suis certain qu'il reconnaîtrait son maître.

L'âne se mit à braire.

— Tenez, continua le sacristain, vous voyez que je ne le lui fais pas dire.

— Eh bien ! tant mieux, répondit maître Adam en faisant un effort qui le remit en possession du membre captif; on m'avait toujours contesté la ressemblance, et vous tout le premier, Fra Bracalone : voilà comme le génie répond et se venge.

— Mais enfin, continua le sacristain, de plus en plus inquiet, dans quel but faites-vous une pareille chose, maître Adam ?

— Dans un but tout matériel, je l'avoue, répondit l'artiste. Je ne gagne plus rien à brûler les morts, et je veux brûler désormais les vivants : cela me rapportera peut-être quelque chose. Au reste, ne vous plaignez pas, Fra Bracalone; car, au lieu de vous mettre dans le purgatoire, je pouvais vous mettre dans l'enfer, et une fois là, vous le savez bien, il n'y avait plus de messes ni plus d'aumônes qui pussent vous en tirer.

— C'est juste, répondit le sacristain qui sentait toute la solidité de ce raisonnement, et qui, par conséquent, commençait à trouver la situation moins mauvaise qu'elle aurait pu l'être. Eh bien ! mon brave ami, voyons, n'y aurait-il pas moyen de s'arranger ?

— Si fait, répondit l'artiste, et je suis bien sûr que d'ici à quinze jours vous serez au ciel. Vous êtes trop aimé par tous les paysans des environs pour qu'ils vous laissent longtemps dans une position aussi cruelle; vous n'en doutez pas, je l'espère ?

A ces mots, maître Adam, d'un seul coup de pinceau, tordit la bouche du patient de manière à ne laisser aucun doute sur l'intensité de ses souffrances. Fra Bracalone en frissonna des pieds à la tête, et il lui sembla éprouver en réalité toutes les tortures dont il voyait la représentation imaginaire.

— Non certainement, je n'en doute pas, reprit le pauvre sacristain après un instant de silence; mais croyez-vous qu'après m'avoir vu dans le purgatoire et m'avoir tiré de là, ils auront le même respect et la même vénération pour moi ? Dites, là, en conscience.

— Dame, répondit maître Adam en faisant rouler du bout de son pinceau une larme sur la joue contractée de l'âme en peine, personne ici-bas n'est sûr de son salut, mon frère, et le pape lui-même, tout en ouvrant les portes du ciel aux autres, est forcé, quand il s'agit de lui-même, d'en remettre les clés à son successeur. Au reste, j'abrègerai l'épreuve autant qu'il me sera possible, et dès demain je commencerai la quête.

— Mais, sans recourir aux autres, hasarda Fra Bracalone d'une voix timide, ne pourrions-nous pas arranger la chose entre nous ?

— Cela me paraît bien difficile, répondit le vieillard en secouant la tête; on ne tire une

âme du purgatoire qu'à force de messes et d'aumônes.

— Quant aux messes, je m'en charge, répondit le sacristain, qui voyait avec plaisir que la chose se débrouillait; je les sonnerai, et le prieur les dira par habitude, sans même demander pour qui.

— Resteront les aumônes dans lesquelles je dois avoir ma part, continua maître Adam, et une des règles de votre ordre, Fra Bracalone, vous défend de rien vendre ni de rien acheter pour or ni pour argent. Vous voyez donc que la chose est bien difficile à arranger.

— Pourquoi cela? reprit le sacristain, mettant la même vivacité dans la riposte que son antagoniste mettait dans l'attaque; nous ne pouvons pas trafiquer pour de l'argent ou de l'or, c'est vrai, mais nous pouvons en échange donner des choses bien autrement précieuses.

— Eh bien! voyons, quelles sont ces choses? dit maître Adam en interrompant pour la première fois son travail.

— Vous avez une jolie fille?

— Ma Gelsomina! je crois bien, c'est un ange.

— Elle est en âge d'être mariée?

— Elle aura seize ans à la Sainte-Marie.

— Nous lui dirons sa messe de noces gratis.

— C'est déjà quelque chose; mais ce n'est pas assez.

— Vous avez un fils soldat?

— C'est-à-dire caporal.

— Peu importe: la question n'est pas sur le grade, mais sur la profession; dans l'état qu'il exerce, on risque grandement de perdre son âme, attendu qu'on est plus souvent au cabaret qu'à la messe.

— Hélas! vous dites vrai, et c'est une de mes inquiétudes.

— Eh bien! nous lui donnerons des indulgences qui le tiendront sans cesse en état de grâce.

— C'est tentant; après?

— Vous n'êtes plus jeune, maître Adam?

— J'ai cinquante-cinq ans à peu près.

— C'est un âge où l'on ne peut plus compter sur une bien longue vie.

— Les jours des hommes sont comptés d'avance par le Seigneur.

— C'est convenu; vous pouvez mourir d'un moment à l'autre.

— Eh bien!

— Je vous ensevelirai dans un froc béni, j'allumerai six cierges autour de votre bière et je vous veillerai moi-même, ce que je ne fais pour personne.

— Cette dernière offre me décide, dit maître Adam, feignant de ne pouvoir plus résister aux propositions merveilleuses qui lui étaient faites; mais, comme, au lieu d'aller à la provision, ainsi que ma femme me l'avait recommandé, je me suis amusé à faire cette peinture

sur la muraille, et comme il est trop tard maintenant pour réparer ma faute, vous me donnerez bien par-dessus le marché la moitié de la charge de votre âme?

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le sacristain, enchanté de sortir du purgatoire à si bon compte, et vous choisirez tout ce que j'ai de plus beau et de meilleur.

— Est-ce bien convenu? dit maître Adam en tendant la main à Fra Bracalone.

— Prenez la charge tout entière! s'écria Fra Bracalone dans son enthousiasme.

— Allons, dit maître Adam en effaçant avec un soupir la fresque aux trois quarts achevée; encore un chef-d'œuvre de perdu! mais ma fille soupera!

IV.

MARCO BRANDI.

— Tiens, femme, dit maître Adam en rentrant chez lui, j'avais oublié de te laisser de l'argent pour aller au marché; mais voici des provisions, fais-nous un bon souper en l'honneur de notre fils qui va nous arriver d'un moment à l'autre comme un boulet de canon.

— D'un moment à l'autre? répéta la vieille Babilana... ce pauvre cher enfant!...

— Tu as donc reçu une lettre de mon frère? dit en sortant d'une petite chambre une jeune fille qui vint en sautant se jeter au cou du vieillard.

— Oui, Nina, oui, mon enfant; oui, j'ai reçu une lettre.

— Et où est-elle? voyons-la, voyons-la! s'écria la jeune fille.

Maître Adam fit semblant de chercher dans toutes ses poches.

— Allons, tu l'auras perdue, murmura l'enfant gâté en frappant du pied la terre. Voilà toujours comme tu es!

— Ne me gronde pas, ma Nina, dit le vieillard, ce n'est pas ma faute.

— Mais enfin, quand arrive-t-il?

— Je ne puis pas te dire cela au juste; je ne me rappelle pas la date.

— Tu ne te rappelles pas la date! Ah bien! il ne manquait plus que cela, par exemple! Non, je ne veux pas t'embrasser.

— Voilà comme tu me remercies d'avoir fait huit lieues pour t'aller chercher des nouvelles?

— Pardon, père, dit la jeune fille en lui sautant au cou une seconde fois; je suis une méchante enfant, mais je t'aime bien, sois tranquille.

Le vieillard prit la tête de sa Nina entre ses

deux mains et se mit à pleurer de joie en la regardant.

— Et moi donc, et moi, je ne t'aime pas, peut-être! Tu ne sauras jamais ce que tu me coûtes, va. J'avais fait aujourd'hui mon plus beau tableau... Ah! n'en parlons plus.

— Eh bien! après?

— Rien, va aider ta mère; va, je sens que je souperai bien: j'ai bon appétit.

Ce n'était pas étonnant, le vieillard n'avait pas mangé depuis la veille. La jeune fille courut rejoindre et aider sa mère, sans même demander à maître Adam comment lui étaient venues ces belles et bonnes provisions qui semblaient par leur choix destinées à la table d'un cardinal. Gelsomina était à cet âge où l'on pense encore que la nature pourvoit maternellement aux besoins de l'homme et où l'on est convaincu que le bonheur pousse et fleurit tout seul comme les marguerites des prés. Quant au vieillard, il alla s'asseoir sur la terrasse de son petit jardin qui donnait sur le rivage.

Cependant, le soleil, qui toute la journée avait ardemment roulé au milieu d'une mer d'azur, se couchait à l'occident dans un flot de nuages cuivrés sur lesquels se détachait Stomboli comme un cône bleuâtre empanaché de flammes. Au midi s'étendait, pareil à un ruban tendu à fleur d'eau, le rivage de la Sicile, au-delà duquel apparaissait, ainsi qu'une masse de vapeurs, le gigantesque Etna. Au nord enfin, la vue était bornée par les côtes de la Calabre qui se courbent gracieusement pour former le cap Vaticano; la mer, où le soleil commençait à éteindre un des bords de son disque, roulait des vagues de flamme au milieu desquelles glissaient, pressées d'atteindre le port de Satina ou le golfe de Sainte-Euphémie, des barques attardées ou craintives que des yeux moins exercés que ceux de cette population maritime auraient pu, grâce à leur voile blanche et triangulaire, prendre pour des mouettes regagnant leur nid. C'est que tout annonçait que la tempête n'attendait que l'absence du soleil pour s'emparer à son tour de la nature. Aussi semblait-il se plonger à regret dans la mer et abandonner de force son empire que, pareil à un souverain qui abdique, il laissait en proie à l'orage. C'était un si merveilleux spectacle que, quoiqu'il eût eu l'occasion de le voir bien des fois, maître Adam ne pouvait jamais le revoir sans extase; aussi était-il plongé dans la contemplation la plus profonde, lorsqu'il se sentit touché sur l'épaule. Sans se retourner, il devina que c'était sa fille.

— N'est-ce pas, Gelsomina, que c'est bien beau? s'écria le vieillard.

— Quoi? Ce vilain temps qui nous promet de l'orage?

— Regarde quelles admirables teintes, quelles couleurs franches, quels tons hardis!

— Vois, mon père, comme les barques se hâtent de rentrer; toutes n'arriveront pas à temps, et les hommes qu'elles portent ont des filles qui les attendent.

— Tu as raison, ma fille, voilà l'Ave Maria qui sonne: prie pour ceux qui sont en mer.

La jeune fille se mit à genoux, et d'une voix douce, sans la dire, sans la chanter, modula la Salutation angélique. Quant au vieillard, il avait ôté sa calotte grecque, et debout, les mains jointes, il semblait, les yeux levés au ciel, chercher du regard si quelque ange ne recueillait pas dans les airs les paroles de sa fille, emportées par les premières bouffées du vent. La prière finie, Gelsomina voulut se relever.

— Tu oublies quelque chose, lui dit le vieillard en la retenant.

— Quoi? mon père.

— Tu as prié pour les marins, prie maintenant pour les voyageurs. Pendant l'ouragan, la montagne est aussi dangereuse que la mer, et qui sait si ton frère doit venir par la mer ou par la montagne?

— Tu as raison, père, dit la jeune fille; ce pauvre Bombarda, je l'avais oublié, moi!

Et elle recommença sa prière, que cette fois maître Adam ne se contenta point de suivre d'intention, mais accompagna à voix haute.

— Maintenant, père, dit la jeune fille lorsqu'elle eut achevé le signe de la croix, veux-tu venir? le souper est prêt.

Maître Adam suivit sa fille, non sans jeter encore quelques regards sur ce magnifique panorama déjà à moitié caché dans l'ombre de ces nuages que, pareils à une immense tenture mortuaire, une main invisible tirait de l'occident à l'orient. De temps en temps un éclair précurseur gerçait rapidement toute cette surface sombre et faisait apercevoir au-delà un réservoir de flammes, tandis que des bouffées de vent que l'on entendait passer au-dessus de la tête, sans les sentir encore, allaient agiter la cime des châtaigniers dont les branches inférieures semblaient mortes jusqu'à la moindre feuille, tant elles demeuraient immobiles. Arrivé à la porte, maître Adam s'arrêta un instant sur le seuil et prêta l'oreille: un roulement sourd commençait à gronder à l'occident, mais si lointain encore, que l'on ne pouvait deviner s'il venait du ciel ou de la terre. Le vieillard reconnut la grande voix de la nature qui, au moment du danger, prévient ses enfants de chercher un abri contre la destruction.

Ce spectacle solennel avait fait un instant oublier à maître Adam qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures; mais, lorsque la porte fut refermée et qu'il se trouva en face du souper, son imagination redescendit à des

idées plus terrestres. La vieille Babilana avait fait de son mieux, et probablement la table du prier lui-même était ce soir-là moins confortable que celle de son peintre ordinaire ; de sorte que maître Adam, qui était un heureux mélange d'exaltation et de matière, oublia ce qui s'accomplissait au dehors pour se livrer tout entier à ce qui allait se passer au dedans. Il y avait bien derrière sa satisfaction gastronomique un reste de regret pour sa fresque effacée et un fond de crainte que Bombarda ne fût en voyage ; mais au premier verre de vin qu'il dégusta, au premier morceau qu'il porta à sa bouche, l'œuvre qu'il commençait à accomplir lui parut, selon toute probabilité, si importante, qu'il y donna toute son attention.

Cependant, le tonnerre s'approchait de plus en plus et annonçait un de ces orages méridionaux dont on ne peut se faire une idée exacte que lorsqu'on les a entendus gronder au-dessus de sa tête. Le vent s'était abaissé et maintenant rasait la terre, comme s'il eût voulu déraciner tout ce qui s'élevait à sa surface. De temps en temps la pauvre chaumière, secouée par ces rafales, tremblait de son toit à ses fondements, et alors Gelsomina posait son verre ou sa fourchette, et, saisissant la main de son père, elle le regardait avec une terreur d'enfant que ce vieillard dissipait en appuyant ses lèvres sur le front de la jeune fille. Quant à la vieille Babilana, elle mangeait avec l'insoucieuse gourmandise de la vieillesse, ne s'inquiétant pas plus de la tempête que si la tempête n'existait pas.

Tout à coup on vit briller à travers les contrevents mal joints une espèce d'éclair ; puis une détonation se fit entendre, si bruyante, si soudaine et si rapprochée, que cette fois Gelsomina ne se contenta point de saisir la main de son père, mais se jeta sur sa poitrine toute pâle et tremblante.

— C'est le tonnerre, dit maître Adam en serrant l'enfant dans ses bras.

— C'est le tonnerre, répéta la vieille femme.

— Non, ce n'est pas le tonnerre, dit Gelsomina.

En effet, la foudre, comme pour donner raison à la jeune fille, commença de faire entendre un de ces roulements qui parcourent tout l'orbe du ciel et qui surpassa autant le bruit qu'on venait d'entendre que le mugissement de la mer surpasse le murmure d'un ruisseau. En même temps une trombe de vent enveloppa la cabane de ses replis : le toit gémit, les contrevents craquèrent ; maître Adam lui-même commença de craindre, et Gelsomina jeta un cri auquel sembla répondre par ses plaintes l'esprit de la tempête. En ce moment la porte s'ouvrit, et un homme pâle, sans chapeau et les habits couverts de sang, s'élança dans la chaumière.

— Je suis Marco Brandi ! s'écria-t-il, sauvez-moi.

A cette apparition, à ce cri de détresse, à cet appel à son humanité, maître Adam oublia la tempête ; et pensant que celui qui réclamait sa protection était poursuivi de près, au lieu de perdre du temps à répondre, il étendit la main vers la chambre préparée pour son fils. Le bandit s'y élança avec cet instinct rapide de la conservation qui calcule d'un seul coup d'œil ce qu'il a à craindre ou à espérer : il avait vu qu'il avait tout à espérer et rien à craindre.

Cette vision avait passé si rapide que ceux à qui elle était apparue auraient pu la prendre pour un effet de leur imagination, si la porte par laquelle était entré Marco Brandi ne fût pas restée ouverte. A la lueur d'un éclair on vit alors passer ventre à terre une troupe de cavaliers qui suivaient la route qui conduisait de la montagne à Nicotera. Gelsomina courut alors à la porte et la ferma ; car, si prompt qu'eût été le passage du bandit, la jeune fille avait eu le temps de reconnaître un beau garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui conservait tout en fuyant cette fierté sauvage qui indique sur la face de l'homme ou du lion qu'il cède au nombre et non à la peur. Mais la pauvre enfant avait réuni toutes ses forces pour cette action ; aussi, à peine l'eût-elle accomplie, que les jambes lui manquèrent, et que, sentant qu'elle allait tomber, elle s'appuya contre la muraille. Son père, la voyant défaillir, accourut à elle et la soutint ; mais un nouvel incident lui rendit ses forces en attirant son attention.

Une autre troupe qui paraissait se composer de piétons se dirigeait du côté de la maison. Gelsomina et maître Adam écoutaient avec anxiété le bruit de leurs pas qui s'approchaient de plus en plus. Il n'y avait pas de doute : plusieurs hommes s'avançaient vers la porte, et l'un d'eux vint y heurter avec la crosse de sa carabine.

— Qui frappe ? dit maître Adam.

— Ouvrez, répondit une voix.

— Et à qui ? demanda le vieillard.

— A un pauvre diable qui sera mort avant d'arriver à Nicotera, si tu n'as pas pitié de lui.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il vient d'être assassiné par Marco Brandi.

Gelsomina tressaillit, maître Adam la regarda ; tous deux hésitèrent.

— Ouvrez, mon père ; c'est moi, dit une voix mourante.

— Bombarda ! s'écrièrent à la fois la jeune fille et le vieillard.

— Mon enfant, murmura la vieille Babilana en se levant toute tremblante et en s'appuyant

des deux mains sur la table pour ne pas tomber.

Maître Adam ouvrit la porte. Plusieurs gendarmes à pied portaient entre leurs bras le corps d'un jeune homme revêtu du costume de l'artillerie royale ; il avait reçu au milieu de la poitrine une large blessure d'où le sang sortait à flots. Le vieillard pâlit affreusement, Gelsomina tomba à genoux. En ce moment, les cavaliers qui étaient passés revinrent sur leurs pas ; un éclair leur avait découvert toute la route : la route était solitaire.

— Maître, dit le maréchal-des-logis qui les commandait, n'as-tu pas vu un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, avec de longs cheveux noirs et des favoris sous le cou, et qui doit être blessé ? Si tu l'as vu, dis-le-nous à l'instant, car c'est l'assassin de ton fils.

Un sourire de vengeance passa sur les lèvres du malheureux père : il ouvrit la bouche pour parler. Mais en ce moment Gelsomina jeta un cri ; le vieillard tourna les yeux vers elle : l'enfant était à genoux, les mains jointes, et le regardait avec une expression d'angoisse indéfinissable.

— Je n'ai vu personne, dit le vieillard.

Et, prenant son fils dans ses bras, il l'emporta dans la chambre en face de celle où était caché Marco Brandi.

V.

LE COMMANDEUR.

Six semaines après l'événement que nous venons de raconter, une heure environ après l'Ave Maria, le caporal Bombarda et Marco Brandi sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour regagner son régiment, l'autre pour rejoindre sa troupe. Le premier allait solliciter son congé, le second donner sa démission. Nous laisserons le brave caporal, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, poursuivre tranquillement sa route vers Messine, et nous suivrons Marco Brandi sur la route de Cosenza.

Marco Brandi n'était point un de ces brigands poétiques comme Nodier nous a montré Jean Shogar ou comme nous-même avons représenté Pascal Bruno. La société n'avait pas commis envers lui personnellement une de ces grandes injustices qui poussent un homme de la ville dans la montagne. Il était tout bonnement né brigand ; son père était le chef d'une troupe, et il avait hérité de son père. Voici à quelle occasion :

Placido Brandi était le chef d'une de ces ban-

des qui s'organisèrent en 1806 dans la Calabre pour lutter contre l'occupation française. Pendant six ou sept ans il fit la guerre pour le roi ; puis, cette guerre finie, comme le roi paraissait avoir autre chose à faire que de le récompenser, il se décida à continuer la guerre pour son compte. Il était d'un courage à toute épreuve ; ses hommes étaient dévoués et aguerris ; ils résolurent de partager la bonne et mauvaise fortune de leur chef, et bientôt Placido Brandi se trouva à la tête d'une des bandes les plus redoutables dont on eût jamais entendu parler du cap de Spartivento au golfe de Salerne.

L'injustice dont Ferdinand s'était rendu coupable envers lui avait aigri son caractère. Il avait vu des hommes qui n'avaient rien fait pour la cause royale, que de suivre la cour en Sicile, et qui là avaient passé huit ans à parader avec les Anglais, tandis que leurs grades militaires leur imposaient l'obligation d'une autre conduite, revenir à Naples pour y recevoir toutes les récompenses que d'autres avaient méritées, tandis que ceux dont le sang tachait encore la route que Ferdinand avait suivie pour remonter sur le trône demeuraient méprisés et proscrits. Il en résulta que Placido Brandi, qui avait voué une haine profonde aux uniformes français, continua cette haine aux uniformes napolitains, et qu'il y eut tout bonnement une suspension d'armes pendant laquelle il changea d'ennemis. C'était déjà une amélioration, car Placido aimait mieux avoir affaire aux sbires de Ferdinand qu'aux voltigeurs de Joachim.

Placido se mit donc à faire son état en conscience. Ses relations d'amitié avec les habitants demeurèrent les mêmes ; il voua seulement une haine profonde aux militaires. De temps en temps néanmoins, comme les uniformes sont de tous les habits ceux qu'on trouve généralement le moins doublés d'écus, il était obligé de s'en prendre aux voyageurs, et comme les Anglais commençaient à aller en Sicile par terre, ce qu'ils ne pouvaient pas faire au temps de l'occupation française, il se dédommageait, sur quelque brave nabad ou sur quelque noble lord, des expéditions sans profit qu'il faisait pour le compte de sa haine particulière.

Malheureusement, il n'y a pas de général si habile qui ne fasse dans sa vie une faute dont ne puisse profiter son adversaire. Dans une contre-marche mal ordonnée, Placido Brandi fut cerné avec trois ou quatre hommes seulement par une compagnie tout entière ; la défense était inutile, et cependant Placido Brandi ne se défendit pas moins comme un lion. Mais ce qui devait arriver arriva : après un combat désespéré, les trois hommes qui l'accompagnaient furent tués et lui pris. Quant à ses vainqueurs, ils eurent une récompense pro-

portionnée au service rendu : le lieutenant fut nommé capitaine, les sergents devinrent sous-lieutenants, les caporaux passèrent sergents, et tous les soldats furent faits caporaux.

On conduisit provisoirement Placido Brandi à Cosenza ; nous disons provisoirement, parce qu'une disposition du code napolitain veut que le procès du criminel soit instruit au lieu même où a été commis le crime. Au reste, on voulut bien faire grâce au prisonnier des petites peccadilles qu'il avait commises à l'endroit des Français, et ne lui demander ses comptes qu'à partir du jour où Ferdinand était remonté sur le trône. Il n'y avait donc pas à se plaindre. Placido déclara n'avoir à se reprocher qu'un meurtre commis il y avait quatre ans environ, c'est-à-dire quelques mois justement après son entrée en exercice. La victime était un colonel napolitain qui revenait de Sicile où il était en garnison, et qui traversait la Calabre pour se rendre dans la Capitanate. C'était entre Mileto et Monteleone que l'événement avait eu lieu : Placido fut en conséquence transféré de Cosenza à Monteleone.

Le procès dura six mois : Placido fut condamné à mort. Le lendemain de la signification du jugement, Placido fit venir le greffier ; il venait de se souvenir seulement à l'instant même qu'un an après le premier assassinat il avait eu la faiblesse de se rendre coupable d'un second. Cette fois, c'était sur un Anglais qui allait de Salerne à Brindisi : le crime avait été commis entre Tarente et Oria. Cet aveu frappait de nullité le premier jugement : en conséquence, Placido Brandi fut conduit de Monteleone à Tarente.

Un second procès commença ; mais cette fois, comme le prévenu avait affaire à des juges plus actifs, l'instruction ne dura que quatre mois. Ainsi que la première fois, Placido fut condamné à mort.

La veille de l'exécution, un moine vint préparer le coupable à la mort. La manière pleine d'onction dont il lui parla toucha le cœur de Placido, si endurci qu'il fût, et il confessa, avec un repentir d'un merveilleux augure pour le salut de son âme, qu'un an après le second meurtre il avait eu le malheur d'en commettre un troisième sur la personne d'un riche négociant maltais dont le navire était à l'ancre dans le port de Messine. C'était à trois lieues de Reggio que, tenté par le démon, il avait succombé à cette mauvaise pensée. Un pareil secret était trop grave pour que le prêtre ne demandât point à son patient la permission de le révéler. Placido répondit qu'il était prêt à subir, en expiation de ses péchés, toutes les épreuves auxquelles il plairait à Dieu de le soumettre. En conséquence, le moine se rendit chez le gouverneur de Tarente et raconta

l'assassinat du négociant maltais avec des circonstances telles qu'il n'y avait point à en douter. Le gouverneur, en conséquence, ordonna de suspendre l'exécution, et Placido fut embarqué à Brindisi avec bonne escorte, et huit jours après débarqué à Reggio. Tout le monde se rappelait encore la disparition de celui que Placido avouait avoir tué. Cependant, comme la population de Reggio se compose en grande partie de négociants et de marins, une partie des témoins nécessaires aux débats étaient en course. Le tribunal fut donc forcé d'attendre leur retour. Au fur et à mesure qu'ils rentraient, ils étaient appelés et ils déposaient. Cette circonstance allongea tant soit peu l'instruction ; il en résulta que le procès dura un an. Comme la seconde fois, Placido fut condamné à mort.

Placido se prépara à faire une fin digne d'un chrétien. En conséquence, depuis le jour du jugement jusqu'à celui de l'exécution, il jeûna et pria constamment. Aussi le prêtre qui vint pour le préparer à la mort le trouva-t-il en état de contrition parfaite. Le saint homme passa toute la nuit à chanter les litanies de la Vierge avec son patient, et le matin, si fatigué qu'il fût, il ne voulut pas céder la place à un autre, afin d'avoir à lui seul l'honneur de cette conversion. Placido se mit en route, accompagné de toute la ville, faisant arrêter de temps en temps son âne pour adresser au peuple des discours édifiants. A chaque station la foule pleurait et se frappait la poitrine ; enfin il arriva en vue de la potence. Là il fit halte une dernière fois et commença une allocution tellement touchante que ce n'était autour de lui que cris et sanglots. Tout à coup il s'interrompit comme frappé d'un souvenir subit et inattendu ; chacun lui cria de continuer. « Hélas ! mes frères, s'écria Placido Brandi, je suis un misérable pécheur qui ne mérite pas votre compassion ; car vous croyez connaître tous mes crimes, et voilà que je me souviens d'avoir, huit jours à peine avant mon arrestation, cruellement mis à mort un pauvre colporteur dalmate qui était parti de Boggiano après l'Ave Maria, dans l'espérance d'aller coucher à Castrovillari. Vous voyez bien que je suis indigne de votre pitié. Aussi abandonnez-moi à la colère du ciel, comme je le mérite. »

A ces mots, Placido se mit à pleurer d'une manière si lamentable, que tous les assistants demandèrent au ciel la grâce de faire une aussi belle mort. Malheureusement pour le salut du patient, qui était assuré s'il eût été pendu en disposition pareille, un juge d'instruction se trouvait dans la foule. En entendant le nouvel aveu du condamné, il somma les gardes de ne pas faire un pas de plus en avant, et de reconduire au contraire Placido Brandi en prison. Placido Brandi se débattit

de toutes ses forces ; il voulait absolument mourir. Il fallut employer la violence pour le transporter dans son cachot. Arrivé là, on lui ôta soigneusement tous les objets à l'aide desquels il pourrait se donner la mort ; de sorte que les gendarmes eurent la satisfaction de le retrouver plein de vie, lorsqu'ils vinrent au milieu de la nuit le prendre pour le transférer de Reggio à Castrovillari.

Arrivé là, on vit bien que Placido Brandi avait dit la vérité, car, sur son indication, on trouva le cadavre à l'endroit même qu'il avait désigné. Cette circonstance, qui prouvait la bonne foi du coupable, abrégua l'instruction. Le procès ne dura donc que trois mois et douze jours, et, comme la troisième fois, Placido fut condamné à mort.

Au grand étonnement de tout le monde, Placido ne montra pas cette fois la même résignation que dans les occasions précédentes. Il eut des mouvements d'impatience avec le geôlier et des distractions avec son confesseur. Enfin, au moment de marcher au gibet et comme l'exécuteur lui passait l'habit de pénitent dans lequel il devait mourir, il profita du moment où le bourreau, sans défiance, venait de lui délier les mains, pour lui donner un croc en jambes et s'élançer par la porte qu'il voyait entr'ouverte. Malheureusement, deux gendarmes qui étaient postés dans le corridor mirent leurs carabines en travers : force fut donc à Placido Brandi de rentrer dans son cachot et de laisser achever sa toilette.

Le moment de partir arriva. Placido était visiblement inquiet ; il monta sur son âne, la tête tournée vers la queue, et s'avança à reculons, suivi de la confrérie de pénitents dont on lui avait fait revêtir le costume. Ils portaient la bière dans laquelle le patient devait être enseveli et chantaient l'office des morts, ce qui n'était, il faut l'avouer, récréatif ni pour sa vue, ni pour ses oreilles. Néanmoins, chacun s'attendait que Placido interromprait la marche par quelques-uns de ces beaux discours comme il en avait fait dans la dernière cérémonie où il avait joué pareil rôle ; mais l'espoir des assistants fut trompé : Placido n'ouvrit la bouche que pour se plaindre de ce que sa monture allait trop vite. Ce n'était pas le même homme : il n'avait plus rien à avouer.

Au pied du gibet, le confesseur l'abandonna pour le livrer entièrement au bourreau. Placido baisa une dernière fois le crucifix, puis monta assez courageusement à l'échelle. Cependant, il était facile de voir qu'il n'était plus soutenu que par cette volonté morale qui fait que l'homme de cœur meurt bien toutes les fois qu'il meurt en public. Parvenu au plus haut des degrés, il regarda de tous les côtés : il lui restait encore une lueur d'espérance ;

mais, lorsqu'il vit, du point élevé où il était, la quantité de troupes convoquées à la cérémonie, il comprit bien que sa bande, si dévouée qu'elle fût, ne pouvait s'exposer à une pareille lutte. Alors il se passa quelque chose d'étrange en lui ; un vertige le prit qui fit que tout parut tourner sous ses pieds ; le ciel devint noir et la terre de flamme. Il lui sembla être suspendu au-dessus d'un gouffre où des milliers de démons l'attendaient, les yeux ardents. Il voulut crier, mais la voix s'arrêta dans son gosier ; ses oreilles tintèrent comme si sa tête était devenue le battant d'une cloche. Il fit un dernier effort, rompit les liens qui retenaient ses mains ; mais ses mains ne trouvèrent pas d'appui et ne battirent que l'air. Il essaya de penser à Dieu et de l'appeler à son secours ; mais, avant que son cerveau eût pu réunir les éléments nécessaires à une pensée, il perdit la vue et sentiment. Le bourreau avait délicatement profité de la seconde pendant laquelle le patient regardait autour de lui pour lui passer la corde au cou. Placido Brandi était pendu.

Les pénitents s'élançèrent aussitôt sur l'échafaud pour s'emparer du cadavre qui leur appartenait du moment où le bourreau était descendu de l'échelle ; mais comme par hasard personne parmi eux n'avait de couteau, les uns soulevèrent le corps par les pieds tandis que les autres dénouèrent la corde ; aussitôt qu'ils furent en possession du pendu, ils le couchèrent proprement dans sa bière, et, la portant sur leurs épaules, ils s'acheminèrent vers la communauté, suivis du bourreau, de ses deux aides et de son âne. Au bout de cent pas à peu près, ceux qui portaient la bière crurent entendre un grognement sourd qui sortait du cercueil même ; mais, comme aucun ne communiqua son observation à l'autre, ils continuèrent leur route. Bientôt, à ce grognement, succéda une toux enrouée, mais cependant assez bruyante pour que les six porteurs s'arrêtassent instantanément, immobiles comme des cariatides. Puis, d'un même mouvement et comme s'ils s'étaient donné le mot, ils laissèrent tomber la bière. Le cadavre roula hors du cercueil en faisant quelques contorsions et force grimaces, comme un homme qui aurait avalé une arête. Il n'y avait pas de doute : Placido Brandi avait été dépendu à temps.

C'est ce que pensait le bourreau qui, tirant aussitôt le poignard que les exécuteurs portent toujours pour achever le patient en circonstance pareille, se précipita vers le ressuscité qui avait déjà repris assez de connaissance pour comprendre le danger, mais non assez de force pour s'y soustraire. Mais alors un secours imprévu vint en aide au pauvre diable : les pénitents s'élançèrent entre lui et l'exécuteur, prétendant que, puisque Placido avait été